

PRÉFACE

SYLVIE CHRAÏBI

UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE
CENTRE D'ÉTUDES ARABES ET ORIENTALES (CEAO)
CLESTHIA – AXE SENS ET DISCOURS

MICHELE PORDEUS RIBEIRO

CLESTHIA – AXE SENS ET DISCOURS (SORBONNE NOUVELLE)
DIÁLOGO (UNIVERSIDADE DE SÃO PAULO / CNPQ)

sylvie.chraibi@sorbonne-nouvelle.fr ; michelepordeus@hotmail.com

Citation: Chraïbi, Sylvie et Michele Pordeus Ribeiro (2024) “Préface”, in Sylvie Chraïbi et Michele Pordeus Ribeiro (éds.) *Dire la pauvreté : situer, signifier, imaginer, mediAzioni 40: A1-A6*, <https://doi.org/10.6092/issn.1974-4382/19254>, ISSN 1974-4382.

Ce numéro, co-dirigé par Sylvie Chraïbi et Michele Pordeus Ribeiro, fait suite à un précédent intitulé *Discours des pauvretés* paru en 2019 dans la revue *mediAzioni* (numéro 24 dirigé par Sylvie Chraïbi et Licia Reggiani). Il est également le fruit des recherches menées par le groupe Analyse du Discours et Culture (laboratoire CLESTHIA, axe Sens et Discours, université Sorbonne Nouvelle). Nous avons souhaité approfondir notre étude commencée en 2017 des spécificités des discours sur et autour de la pauvreté selon les instances énonciatrices, les genres textuels, les langues, à travers une analyse interprétative des cultures.

L'objectif de ce numéro était, d'une part, de mettre en regard des discours institutionnels (Banque mondiale, en français et en arabe), de vulgarisation médiatisés (en anglais, portugais du Brésil et russe) et littéraires (en anglais et en français) et, d'autre part, de nous interroger sur leur degré d'adéquation ou de résonance avec les discours scientifiques sur la pauvreté (économique, anthropologique et sociologique, en français et en espagnol d'Argentine). Un rapport, une discussion publique entre militants ou une œuvre littéraire introduiront, en fonction du lectorat ou de l'auditoire visés, des focalisations

thématiques, des références, des logiques argumentatives et rhétoriques différentes, perceptibles notamment par le lexique et la mise en mots.

Notre approche comparative vise à faire apparaître la variabilité des représentations et des visions de la pauvreté, mais aussi des éléments communs ou distincts d'une certaine doxa.

Le numéro *Dire la pauvreté : situer, signifier, imaginer* réunit des articles qui abordent la question de la pauvreté à partir de différentes disciplines des sciences humaines et sociales : l'anthropologie, les sciences économiques, la sociologie, l'analyse du discours, la traductologie et les études littéraires. La pauvreté étant un phénomène à multiples facettes, il nous a paru pertinent de faire dialoguer, au sein d'un même volume, des domaines de recherche divers sur cette question dont l'impact sur les sociétés contemporaines et, par conséquent, l'intérêt (géo)politique, médiatique et scientifique ne cessent de s'amplifier au gré des crises successives.

Ce numéro comprend trois volets :

1- Définition de la pauvreté selon des critères et grilles d'analyse *socio-économiques* (mesures, pouvoir d'achat, reste à vivre, aides, pauvreté latente, mouvements de contestation, de résistance, pratiques liées au manque de ressources, visibilité de la pauvreté en temps de crise ; P. Dieuaide), *sociologiques* (halo de la pauvreté, pauvreté monétaire/pauvreté subjective, les visages de la pauvreté à travers l'histoire, conditions de sortie de la pauvreté, obstacles matériels et immatériels à l'insertion ; C. Auzuret en postface) et *politiques* (programmes municipaux d'intégration sociale, conditions de rencontre et de dialogue entre élus et pauvres, le cas des *cartoneros* de Buenos Aires ; M. Perelman et V. Puricelli).

2- Étude de la mise en discours de la pauvreté à partir de corpus de débats publics médiatisés (organisés à Londres, São Paulo et Moscou ; M. Glushkova) et de rapports institutionnels (rapports de la Banque mondiale, version française, M. Pordeus Ribeiro ; et arabe, en mettant en regard des rapports de la Ligue arabe ; S. Chraïbi).

3- Représentations fictionnelles de la pauvreté (apports de la littérature pour la connaissance de la pauvreté, contribution de l'imagination créatrice, des personnages imaginés, à la modification, au renouvellement des représentations stéréotypées et/ou institutionnelles des pauvres et de la pauvreté, rôle de la traduction dans la transmission de ces connaissances ; V. Buhl, E. Sibilio).

Les articles réunis dans le premier volet ont pour point commun de circonscrire le thème de la pauvreté à travers une *situation* précise : une situation de travail (l'activité de collecte de déchets à Buenos Aires ; M. Perelman et V. Puricelli) et une situation économique (en lien notamment avec les changements causés par le réchauffement climatique ; P. Dieuaide). Pour ce faire, les analyses présentées s'appuient sur des critères de nature socio-économique et anthropologique.

Mariano D. Perelman et Verónica V. Puricelli proposent d'appréhender la pauvreté à partir de l'activité de collecte de déchets solides recyclables exercée par les *cartoneros* dans la ville de Buenos Aires, en Argentine. Les auteurs décrivent, plus précisément, le parcours qui a conduit à la reconnaissance et à la professionnalisation de ce travail : considérée à l'origine comme un délit, la collecte de déchets urbains s'est beaucoup développée avec la crise économique de 2001 et la dévaluation du peso argentin ; la mise en lumière et la prise de conscience des problèmes environnementaux a donné une forme de légitimité politique et sociale à l'activité des *cartoneros*, qui, à travers l'organisation collective et la mise en place d'un ensemble de revendications, ont réussi à prendre la responsabilité de la gestion des déchets recyclables. Les auteurs montrent également les changements dans les désignations attribuées aux acteurs du recyclage qui ont accompagné ce processus de reconnaissance du travail de collecte de déchets : *voleurs*, *cartoneros*, *récupérateurs urbains*... chacun de ces mots véhicule une représentation différente de ces personnes et renvoie à une période spécifique dans le cheminement parcouru par ces travailleurs qui, même s'ils sont aujourd'hui mieux perçus par la société argentine, continuent encore de vivre en situation de précarité et de pauvreté.

Patrick Dieuaide part des chiffres alarmants de la Banque mondiale (2019) en matière d'augmentation de la pauvreté dans le monde, notamment du fait de la pandémie et des changements climatiques. Il met en avant les facteurs de pauvreté liés à la dégradation des écosystèmes qui appauvrissent les sols et accélèrent la désertification. D'autre part, l'article montre que selon les définitions de la pauvreté (absolue ou relative) sur lesquelles se fondent les analyses, les taux et seuils de la pauvreté dans le monde diminuent, mais en termes de privations au regard du standard de vie dans la société dans laquelle on vit, les courbes peuvent indiquer l'inverse. Enfin, pour l'auteur, l'état de pauvreté risque de durer sur plusieurs générations à l'échelle du monde avec les changements climatiques qui entraînent des privations de moyens de subsistance vitaux (eau, denrées alimentaires, cultures agricoles...). Une nouvelle forme de pauvreté apparaît avec les migrations liées aux bouleversements climatiques, d'autant que le statut de « réfugié climatique » n'est pas reconnu.

Le deuxième volet réunit trois études qui s'interrogent, à partir d'une perspective ancrée dans les sciences du langage, sur la mise en mots et en discours de la pauvreté. M. Glushkova, M. P. Ribeiro et S. Chraïbi se penchent sur la *signification* que peuvent prendre les mots – *gentrification* pour la première, *pauvre(s)* pour la deuxième et *resilience* / (şumūd) pour la troisième – lorsqu'ils sont utilisés dans le débat public ou dans les discours des organisations internationales.

L'article de Maria Glushkova rend compte des résultats d'une analyse comparative du discours sur le phénomène de « gentrification » dans trois mégapoles : Londres, São Paulo et Moscou. La gentrification est généralement comprise comme une transition sociale et spatiale vers une économie post-industrielle associée au déplacement des groupes à faible revenu de la zone « gentrifiée ». L'étude compare l'interprétation et l'utilisation du terme « gentrification » dans des discours sélectionnés extraits de débats publics médiatisés et montre une grande divergence conceptuelle entre eux. Ceci est

illustré par l'utilisation de synonymes, la substitution du terme et l'interprétation de la notion. L'analyse se concentre sur l'utilisation de métaphores pour décrire l'embourgeoisement, ainsi que sur les différentes attitudes à l'égard des notions de « résistance » et de « lutte » dans le cadre de ce phénomène. Les résultats montrent que le concept de gentrification est ouvertement discuté dans le discours britannique et considéré plutôt comme un phénomène positif. Pour les Brésiliens et les Russes, l'embourgeoisement est un phénomène extrêmement négatif qui leur est imposé de l'extérieur. Dans les discours brésilien et russe, le concept de « résistance » et même une référence à la révolution apparaissent, ce qui n'est pas le cas dans le discours britannique.

De leur côté, Michele Pordeus Ribeiro et Sylvie Chraïbi mettent au jour l'ancrage fort des rapports de la Banque mondiale dans un discours économique qui vise historiquement à établir les règles d'un « nouvel ordre économique mondial ». D'autre part, le statut même de l'institution et son mode de fonctionnement – comme une entreprise – nourrissent un modèle de lutte contre la pauvreté caractérisé, inspiré des modes de gestion managériaux.

Le travail de M. Pordeus Ribeiro, s'appuyant sur des analyses textométriques (Lexico3 et Le Trameur), permet de confirmer ces hypothèses. L'observation des constructions (des cooccurrents et des segments répétés) qui apparaissent de façon récurrente dans le contexte phrastique de *pauvre(s)*, ont permis de mettre au jour quelques traits sémantico-discursifs de ce mot. L'autrice a montré que, dans le corpus de rapports de la Banque mondiale consacrés au thème de la pauvreté, la forme *pauvre(s)* apparaît surtout dans des expressions nominales définies plurielles (*les pauvres*), ce qui conduit à penser que les personnes ainsi désignées sont abordées de façon impersonnelle, dans une catégorie homogénéisée d'individus. Employé dans cette dimension classificatrice, le mot présente, dans ces documents, trois traits principaux : *les pauvres*, définis par l'état de privation et de difficultés dans lequel ils se trouvent, ont besoin de l'aide et de la protection des entités institutionnelles (trait *caritatif*) ; ils sont appréhendés à partir d'un raisonnement économique qui se caractérise par un vocabulaire spécialisé et par l'usage fréquent de données chiffrées (trait *technique*) ; et ils sont enfin pris dans une rhétorique qui vise à promouvoir le développement à travers le partage de la prospérité dans le monde (trait *consensuel*).

S. Chraïbi montre que dans les rapports de la Banque mondiale, la pauvreté est associée à la « résilience », définie comme la capacité de contourner les risques ou de faire face aux chocs. Dans la version originale anglaise du rapport 2019, le mot « resilience » est cité 57 fois et son dérivé adjectival « resilient » 15 fois. Dans la version arabe, les choix traductifs du concept sont multiples et peuvent être classés selon 4 catégories sémantiques : 1) référence à la résistance ; 2) référence à l'affrontement et à la lutte ; 3) référence à la souplesse ; 4) référence à l'adaptation. Le mot *صمود* (*ṣumūd*) est majoritaire (44 occurrences), mais son emploi n'est pas systématique. D'autre part, une recherche dans un rapport de la Ligue arabe de la même année et sur le même thème (« cadre stratégique arabe pour éliminer la pauvreté ») a permis de mettre au jour 2 occurrences de *صمود* (*ṣumūd*), mais en référence à la question de la résistance palestinienne. L'article montre que la pluralité terminologique dans le texte

arabe pour dénommer la résilience peut être liée à la valeur polysémique du concept, mais aussi à une forme d'inadéquation entre la visée dénomminative et la référenciation collective plus ou moins spontanée (la résistance palestinienne) pour un traducteur vers la langue arabe.

Dans le troisième volet, V. Buhl et E. Sibilio abordent la pauvreté dans des textes littéraires. Comme le signale V. Buhl dans son article, le recours à l'*imagination* permet d'appréhender la pauvreté, non plus à partir de données économiques et statistiques, mais plutôt « à l'échelle individuelle » en suscitant chez les lecteurs un ensemble d'émotions et d'affects dont l'importance dans la perception du phénomène est souvent négligée par les auteurs de rapports institutionnels tels ceux étudiés par M. Pordeus Ribeiro et S. Chraïbi.

Virginie Buhl explore les représentations de la pauvreté féminine à travers le roman *Call Your Daughter Home*, publié en 2019 par Deb Spera, et sa traduction en français, *Le Chant de nos filles* (2020), dont elle est co-autrice. L'histoire est ancrée dans un environnement rural de la Caroline (États-Unis) des années 1920. Elle met en scène une femme blanche issue d'une famille de métayers représentative de ceux qu'on appelle les *Poor white trash* aux États-Unis ; une esclave noire affranchie qui travaille comme domestique pour une riche famille de planteurs ; une riche maîtresse de maison qui emploie les deux premières. Une dynamique d'entraide lie les trois personnages et nourrit leur capacité à résister à la pauvreté en installant une forme de solidarité. Selon une approche traductologique contrastive, V. Buhl étudie les difficultés à traduire en français certains stéréotypes langagiers américains qui révèlent une histoire, une culture, une organisation sociale propres à la zone géographique et à la période traitées. Elle montre que les distorsions linguistiques et les écarts grammaticaux du texte anglais, qui reflètent différents degrés de vulnérabilité socio-culturelle, ne sont pas immédiatement traduisibles en français, notamment du fait de contraintes inhérentes à la structure de la langue d'arrivée.

L'article d'Elisabetta Sibilio aborde, à partir d'un corpus de textes littéraires, le travail des enfants pauvres, qui, avec la révolution industrielle, est devenu l'objet de critiques surtout dans les sociétés européennes. Après avoir parcouru quelques œuvres du XIX^e siècle traitant de cette question, l'autrice met l'accent sur des textes plus récents, en particulier destinés à la jeunesse. Elle montre que, dans ces œuvres, l'éducation occupe une place centrale dans le combat contre la pauvreté et contre le travail des enfants. En citant Kailash Satyarthi, récompensé du prix Nobel de la paix en 2014, E. Sibilio rappelle que le travail des enfants génère et entretient la pauvreté et qu'aujourd'hui seules l'éducation et l'école garantissent leur bien-être.

Pour clore ce numéro, nous avons demandé à Claire Auzuret de nous présenter une analyse sociologique de la pauvreté. Elle montre que les aspects monétaires sont insuffisants pour évaluer et expliquer l'état de pauvreté, et qu'il est nécessaire de s'appuyer sur des données qualitatives. Le ressenti des besoins (en biens et services), d'un déclassement – y compris d'une personne qui travaille – ne sont pas quantifiables. La pauvreté pensée par les économistes et calculée par les gestionnaires administratifs n'est pas celle vécue par les acteurs. Des

individus ou ménages non pauvres selon les indicateurs monétaires peuvent se sentir pauvres tandis que des personnes pauvres selon l'approche monétaire ne se considèrent pas comme tels. Enfin, elle s'intéresse aux processus de sortie de pauvreté et des conditions qui la permettent (qualité et stabilité de l'emploi, nourriture, réseau social et familial, aides légales...).

Le lecteur sera guidé dans ce numéro par des approches et des corpus qui montrent le caractère multidimensionnel de la pauvreté, tant du fait de la variété des représentations et des visions que de l'éventail des notions et des outils méthodologiques convoqués pour la comprendre.